

Roland Meyer

Qu'est-ce que la dimension clinique? Qu'est-ce qu'un acte ?

Dès lors qu'on aborde la question de l'acte, on se heurte au phénomène suivant : l'acte humain n'a rien à voir avec un acte animalier. L'acte ne peut pas être comparé avec ce qu'il en est du monde hors langage de l'animal. Il se situe toujours, chez l'être parlant, par rapport à la dimension du langage. La dimension de l'acte telle qu'on l'interroge est spécifique du fait même qu'on est « persécuté » par le langage. Et j'utilise volontairement le terme « persécuté ». Le langage n'est pas un choix, on s'y trouve pris. La dimension du fantasme, c'est l'idée que chaque sujet - sujet se référant au fait qu'il s'agit d'un être parlant - est lui-même pris, animé par un scénario théâtral qui en majorité est inconscient et en partie pré-conscient et conscient, mais qui surtout agit le sujet. À partir du moment où on tombe dans le langage, pour peu que l'on ne soit pas fou, on est déjà pris dans un scénario théâtral et notre vie va consister, pour une large part, à jouer, sous ses différentes facettes, ce scénario qui est en nous.

Je vais, pour introduire ce séminaire de l'Aefl sur « Penser la clinique », commencer par poser la question : « qu'est-ce que la dimension clinique ? Qu'est-ce qu'un acte ? »

Depuis Freud – et c'est Lacan qui le formule -, la dimension clinique, c'est la confrontation au réel. Et cette confrontation au réel va poser d'emblée la question de savoir s'il existe une technique, une méthode ou des « outils » à même de répondre aux problèmes qui se posent lorsqu'il est question de clinique. Mais d'abord, est-il seulement possible d'aider à se former à cette confrontation au réel ?

C'est là, une question politique. Politique, parce que de toute évidence, si on est pris dans une seule théorie, eh bien, on risque fort de piéger l'autre : c'est-à-dire celui qui vous demandera quelque chose dans cette théorie. On peut donc supposer à minima, qu'il y en ait deux. Alors, ce qu'on peut faire à l'Université, dans le cadre d'un enseignement, et là seulement, c'est donner une information suffisante concernant ces différents pôles. Et c'est bien pour cette raison, je le pense fortement, qu'on n'a à entrer en guerre avec personne. Des champs différents n'ont pas à se heurter. Essayez d'accoupler une souris avec un tigre... D'ailleurs, je ne sais pas qui est le tigre ! Moustapha Safouan disait : « *Le désir de guerre n'est pas un désir* ».

La confrontation au réel, c'est d'abord se heurter à une sorte de

difficulté ; une difficulté de même nature qu'au moment où on se retrouve dans une langue étrangère sans n'y rien comprendre. Le champ de la clinique a ceci de particulier que, tout le monde pense qu'il en sait quelque chose. Tous ont de quoi dire sur le psychisme, chacun a son idée sur la folie, chacun a sa conception de la folie, tout le monde fait de la psychologie. Mais le champ de la clinique a ceci d'éminemment délicat, c'est qu'il s'agit d'un jeu de plusieurs discours, comme d'un jeu à la batterie dans un orchestre de jazz, qui nécessite de jouer sur plusieurs rythmiques, plusieurs frappes, plusieurs sons, si l'on veut que ce soit autre chose qu'un tambour de fanfare pris dans la cadence et non dans une rythmique, et c'est cela précisément qui rend les choses difficiles. En effet, il y a une clinique médicale, une clinique aliéniste, une clinique psychiatrique, une clinique peut-être psychologique - ça, c'est à débattre -, et une clinique psychanalytique. Un cours sur la psychanalyse serait certainement un délire, mais on va essayer cette année, dans le cadre de notre séminaire qui n'est donc en aucun cas un cours, de donner des outils qui concernent la clinique avec ses différents rythmes, ce qui entraînera des problèmes de terminologie. À commencer par celui-ci qui est de taille : *Au commencement était-il un acte ou était-il le verbe ?*

C'est une question clinique importante de savoir si la parole, le langage, s'est constituée dans un second temps après l'acte ou, si ce qui qualifie l'être humain, c'est le primat du langage. Est-ce qu'au départ, l'être humain était pris dans la dimension de l'acte et grâce aux bienfaits de la civilisation, il aurait réussi à mettre des mots sur tout cela ou, au contraire, l'être humain est-il qualifié par la prise première dans la parole ?

Si l'acte est premier, alors nous avons une parenté inouïe avec la grenouille ! D'où la question : l'expérience de l'acide sur la patte de la grenouille est-elle transposable sur l'humain ? On se rend bien compte que dans l'histoire de l'humanité, la question de l'instinct est présente, mais se pose-t-elle dans les mêmes termes chez l'homme que chez l'animal ?

Chez Freud, on trouve des formulations qui disent « *au commencement était le verbe* » et d'autres qui disent « *au commencement était l'acte* », suivant qu'il se réfère à la dimension du politique (question de l'acte) ou à la dimension analytique (côté du verbe). Dans ses positions concernant ce qui tourne autour de « Totem et tabou », l'acte est présenté comme fondateur. Ainsi Freud va dire « *Les frères de la horde primitive ont tué le père primitif* ». Ça veut dire que sur le plan du mythe, le verbe passe toujours par un acte : un acte fondateur.

Il faut se rendre compte de la spécificité humaine. Quelque chose fait qu'on est « mal parti », du fait que justement on n'est pas un animal. Vous laissez un animal seul, il ne mourra pas, il aura à sa disposition une dynamique d'instinct qui va fonctionner. Vous laissez un *infans* seul, il meurt. Cela veut dire que l'homme est pris dans une sorte de prématuration. Sur le plan neurologique, on part déjà sur un retard et c'est peut-être l'inconvénient et l'avantage dus à la parole. Le fait d'être pris dans le langage et la parole nous introduit dans le monde d'une autre manière que l'animal. C'est pourquoi il est fonda-

mental de se méfier des transpositions qu'on peut faire entre l'animal et l'homme. Les optiques darwiniennes interrogent l'humanité en regard de son animalité mais pas en regard de son humanité. On a les avantages et les inconvénients de la prise dans le langage. C'est une clinique autre.

« C'était un des plus grands joueurs mondiaux, sinon, pour certains, le plus grand. Et à son dernier match de coupe du monde, lui qui était tellement « bon joueur », tellement « sympa », il donne un coup de boule à un joueur de l'équipe adverse »...

La dimension de l'acte a ceci de particulier, qu'elle provoque chez les autres, un éminent sentiment d'étrangeté. Tout était pris dans la répétition, dans la réalité, dans la tranquillité et dans un milieu de terrain donné. Tout le monde savait que dès qu'il jouait de la tête, c'était pour envoyer la balle au fond du filet. Et puis là, non ! Il lâche tout et fait quelque chose de non prévu au programme. L'acte d'un seul vient à rompre une forme d'équilibre là où quelque chose était pris dans la répétition de notre réalité.

Ce moment de rupture fait qu'un acte ne touche pas seulement celui qui le produit. Le geste de Zidane est présent dans la réalité de chacun, à savoir que l'acte engage tous les autres présents dans des tensions sociales et politiques données. Outre le fait que ce n'est pas si évident d'être pris pour le héros, le phallus de toute une Nation, il y a une donnée clinique simple : si dans un milieu donné il se produit une rupture, cela provoque une série d'actes en chaîne et ceci est même vrai au niveau somatique. C'est pourquoi dans le champ de la clinique psychanalytique, il nous est nécessaire d'évoquer aussi la question de la somatisation et de l'acte. En cas de déchaînement de maladies, cela est rarement isolé ; il y a quelque chose qui fonctionne du côté de l'acte et qui traverse l'autre.

« Lui qui était si bien adapté avec sa femme, deux enfants, un chien, la voiture écologique de l'année, qui avait un bon travail de cadre, il a tout abandonné. Il a pris la route, il a les cheveux longs et on l'a même vu traîner avec un homme ».

La question qui se pose ici comme avec le coup de boule de Zidane, c'est de savoir si l'acte qui surgit était prévisible ? Un acte qui survient est-il obligatoirement pris dans une logique ?

Prenons l'exemple d'une personne chère qui vous quitte brutalement alors que tout paraît aller au mieux. Aurait-on déjà pu entendre qu'il pouvait partir ? Cet acte n'était-il pas révélateur d'un désir qui était présent depuis longtemps mais qui n'osait pas se dire et s'entendre ? Et c'est là qu'on se demandera si tout allait effectivement aussi bien ou si la personne abandonnée n'était pas à même d'entendre ce qui se passait, ce qui fait que ça ne pouvait se produire que par un acte.

Ca, c'est la question du névrosé, pas celle du psychotique. La sienne est différente. Quand soudain vous avez une personne qui erre, qui commence à faire un carnage autour d'elle, cet acte qui a été posé,

est-il à considérer comme un acte de fou, sans logique totale, ou est-ce un acte branché sur une logique autre, par exemple la logique du délire ? Rappelez-vous l'histoire du Caporal Lortie que Legendre analyse à merveille. Ou bien celle des sœurs Papin dont Lacan nous livre la clinique.

Si vous entendez des voix qui vous disent : « *Lève-toi et marche, tue toutes les femmes blondes* », alors vous êtes du côté du religieux. Mais de l'autre côté, il y a un plus qui fait que vous entendez des voix qui produisent une injonction qui dit « *tue* », et, dans un certain nombre de cas, cela fonctionne ainsi. Quand cette injonction survient, l'acte lui-même est contenu dans le désir, il n'est pas sûr que celui qui a tué dans un délire sache qu'il a tué. Ce dont il se souviendra c'est du délire. Il y a évidemment différents cas de figures possibles et à ce propos je vais vous lire un extrait du livre d'Althusser :

« Tel que j'en ai conservé le souvenir intact et précis jusque dans ses moindres détails, gravé en moi au travers de toutes mes épreuves et à jamais – entre deux nuits, celle dont je sortais sans savoir laquelle, et celle où j'allais entrer, je vais dire quand et comment : voici la scène du meurtre telle que je l'ai vécue.

Soudain, je suis debout, en robe de chambre, au pied de mon lit dans mon appartement de l'École normale. Un jour gris de novembre – c'était le dimanche 16, vers 9 heures du matin – vient à gauche, de la très haute fenêtre, encadrée depuis très longtemps de très vieux rideau rouge Empire lacérés par le temps et brûlés par le soleil, éclairer le pied de mon lit.

Devant moi : Hélène, couchée sur le dos, elle aussi en robe de chambre. Son bassin repose sur le bord du lit, ses jambes abandonnées sur la moquette du sol.

Agenouillé tout près d'elle, penché sur son corps, je suis en train de lui masser le cou. Il m'est souvent advenu de la masser en silence, la nuque, le dos et les reins : j'en avais appris la technique d'un camarade de captivité, le petit Clerc, un footballeur professionnel, expert en tout. Mais cette fois, c'est le devant de son cou que je masse. J'appuie mes deux pouces dans le creux de la chair qui borde le haut du sternum et, appuyant, je rejoins lentement, un pouce vers la droite au-dessus des oreilles. Je masse en V. Je ressens une grande fatigue musculaire dans mes avant-bras : je sais, masser me fait toujours mal aux avant-bras.

Le visage d'Hélène est immobile et serein, ses yeux ouverts fixent le plafond.

Et soudain je suis frappé de terreur : ses yeux sont interminablement fixes et surtout voici qu'un bref bout de langue repose, insolite et paisible, entre ses dents et ses lèvres.

Certes, j'ai déjà vu des morts, mais de ma vie je n'ai vu le visage d'une étranglée. Et pourtant, je sais que c'est une étranglée. Mais comment ? Je me redresse et je hurle : j'ai étranglé Hélène ! ».

En première lecture apparaît la proximité entre la caresse et le fait d'étrangler, et dans ce rapprochement il y a quelque chose de tout à fait effrayant. On voit d'emblée, qu'on n'est pas dans le même registre que celui de la névrose en général. Que ce passe-t-il dans la tête d'Althusser à ce moment-là pour qu'à cet instant il y ait un blanc, un blanc où tout se passe, ce blanc de quelques instants où se pose la question de l'acte ?

Ce qui qualifie l'acte du névrosé c'est que cet acte est gouverné par la dimension du sens. Le névrosé va chercher un sens à son acte. Le névrosé mesure assez vite qu'il est passé d'un registre à l'autre, du registre de la parole à celui de l'acte. Soudainement il se retrouve dans l'acte et, dans l'après-coup, il va essayer de le réarticuler avec la parole. Il va au fond poser la question de l'acte comme un symptôme. Tandis que lorsqu'on se trouve confronté à l'acte psychotique, on n'est pas dans le registre du sens, mais dans le registre de ce « blanc » et dans le registre de la question du rapport au délire plus qu'au désir.

Par exemple dans le monde de l'hystérie (homme ou femme) qu'est-ce qui conduit à l'acte ? Dans le monde de l'hystérie, le rêve – ce qu'on appellera le fantasme – c'est au fond de rêver de la fusion avec l'autre ? À partir de cette quête, l'hystérique va rechercher la complémentarité. Ce qui ne sera pas supporté. Ceci est un des effets de la parole. La question c'est que l'hystérique va être poussé vers l'acte pour partir en quête de cette complémentarité, il va séduire car il pense que, quelque part, il y aura l'autre qui viendra en complément. Et comme il ne rencontre pas cette complémentarité, il n'arrêtera pas de séduire et cela induira comme acte chez l'autre de disparaître aussitôt... ou d'y croire et, après un certain temps de fonctionnement, l'impossibilité de cette complémentarité va apparaître qui poussera les deux à l'acte. *L'hystérique est poussé vers l'acte, en regard de son fantasme singulier.* Autre exemple : celui du phobique à propos duquel on peut parler d'un acte à l'envers. Si vous avez la phobie des ponts et que vous ne les traversez pas, vous délimitez un acte qui est celui de ne pas traverser les ponts. Le non-agir est un agir. Il délimite une forme d'acte qui est décrit comme tout puissant. Le rêve c'est quand même de réussir à mettre le culte d'un acte absolu en place. Le phobique va réaménager la réalité en fonction de son fantasme. Il va y avoir des endroits où il pourra se rendre, y agir et d'autres endroits où cela n'ira pas. *La phobie est un réaménagement d'actes magiques.* L'obsessionnel, lui, va mettre en place une série de rituels d'actes pour s'éviter à tout prix un acte, en sorte qu'on peut dire que *l'obsessionnel a tout le temps la crainte de tuer l'autre.*

Venons-en à la question de l'acte ; et même des différents modes de l'acte.

Dès lors qu'on aborde la question de l'acte, on se heurte au phénomène suivant : l'acte humain n'a rien à voir avec un acte animalier. L'acte ne peut pas être comparé avec ce qu'il en est du monde hors langage de l'animal. Il se situe toujours, chez l'être parlant, par rapport à la dimension du langage. La dimension de l'acte telle qu'on l'interroge est spécifique du fait même qu'on est « persécuté » par le langage. Et j'utilise volontairement le terme « persécuté ». Le langage n'est pas un choix, on s'y trouve pris.

J'ai parlé tout à l'heure de la dimension du fantasme, c'est-à-dire l'idée que chaque sujet - sujet se référant au fait qu'il s'agit d'un être parlant - est lui-même pris, animé par un scénario théâtral qui en majorité est inconscient et en partie pré-conscient et conscient, mais qui surtout agit le sujet. À partir du moment où on tombe dans le langage, pour peu que l'on ne soit pas fou, on est déjà pris dans un scé-

nario théâtral et notre vie va consister, pour une large part, à jouer, sous ses différentes facettes, ce scénario qui est en nous. Il me semble très important de poser l'idée qu'il y a un scénario par rapport au langage et du coup, la dimension même de l'acte s'éclaire autrement. Nous sommes bien évidemment dans le contexte du non-fou, c'est-à-dire de la névrose au sens large. Toute la question est alors de savoir ce qu'est un acte. Quand je pose un acte (me marier, changer de pays, de profession, etc.), en quoi cet acte est-il un acte libre ? En quoi est-il lui-même surdéterminé par le fantasme, ce scénario qui nous agite ? Cela pose du coup la question de ce qu'est un choix. Le fantasme n'est pas seulement un écran mais aussi le support du désir ; sur ce scénario va s'étayer notre désir inconscient. D'un côté on est animé par un scénario qui est le fantasme, en majorité inconscient, de l'autre côté, c'est sur ce fantasme que va se fonder le désir. Seulement ce désir est, pour une large part, inconscient et n'a pas forcément à voir avec le sexe. C'est le désir au sens de l'élan qui nous anime vers la dimension de l'autre et vers la dimension de l'objet.

Cela signifie qu'il sera très délicat pour celui qui est à l'extérieur, de déterminer, en face d'un acte, de quel type d'acte il s'agit. Est-ce un acte qui entre en écho avec le désir du sujet, ou qui, au contraire, sera une manière d'éviter la question du désir ? Ou encore, l'acte que je vais poser est-il purement déterminé par le discours de l'autre ?

La dimension de l'acte a ceci de dramatique que la réalisation peut aller à l'encontre du désir. C'est ce qu'on trouve en particulier dans la passion. En effet, il n'est pas du tout évident qu'on va être passionné par quelqu'un parce qu'on le désire. Il y a un film comme ça : « Fatale » de Louis Malle. De quel désir s'agit-il ? En bref, il s'agit d'un ministre anglais qui est passionné par l'amoureuse de son fils, mais on peut dire qu'il est plutôt passionné et fasciné par le désir de son fils pour son élue. Et cette passion va être une forme de réponse à un désir meurtrier par rapport à son fils. La dynamique de la passion, elle-même, n'est pas du tout branchée sur la question du désir mais sur la question de l'objet et du trait. À un moment donné, le ministre croise le regard de cette jeune personne et c'est ce regard qui devient une sorte d'aspirateur « fatal ». Rappelez-vous les scènes sexuelles assez *hard* qui sont mises en place, on y repère à quel point le meurtrier est en exercice dans la génitalité, à quel point le geste d'étranglement existe. Ceci est intéressant par rapport à ce que j'ai dit à propos d'Althusser. Là, c'est la femme qui est la victime, dans « Fatale », c'est le fils. Mais en fait, on se retrouve dans la même dynamique. Ça veut dire que l'acte passionné ou de passion peut être « échappement » à la question du désir.

Preuve en est le passionné qui n'est pas forcément trop ardent sur le plan génital. On voit que c'est l'objet lui-même qui est en jeu, en tant qu'objet idéalisé. La passion est une forme d'acte. On y tombe amoureux d'un signifiant, d'un trait et non d'une personne.

Ce qu'il faut noter quand même, c'est que si l'acte est déterminé autrement que par rapport à l'effet du langage, alors on est dans l'espace de la philosophie ou dans celui de la religion. Il faut se rappeler que la religion a essayé depuis toujours d'encadrer la dimension de

l'acte. En particulier sous la question du bien dans le christianisme et sous la forme de ce qu'on appelle la *Mitzwah* dans le judaïsme. Ca, ça vise l'accomplissement d'actes, qui, d'une certaine manière, vous font avancer, dans votre parcours du rapport à Dieu. La religion et les modalités annexes à la religion visent à encadrer la dynamique de l'acte sous la forme d'actes rituels. Or, la ritualisation fonctionne aujourd'hui beaucoup moins sur le plan religieux et je pense que cela, a d'énormes effets sur le comportement des plus jeunes. Ils sont parfois conduits, poussés vers une dimension qui n'est plus la dimension de la mise en acte mais celle du passage à l'acte. Pour exemple, les jeux – mais sont-ce des jeux ? -, d'étranglement ou d'étouffement propres aux collégiens de tous poils. Donc, au rapport obligé de l'acte à la dynamique du langage, j'ajouterai celui de la parole.

On trempe dans le langage, mais la dimension de la parole est différente, elle est déjà le fruit d'un acte. La parole, c'est la dimension où un sujet donné va se constituer singulièrement par rapport au langage qui l'entoure. La parole est déjà la réponse que va produire un sujet donné par rapport à ce langage. Ca veut dire que pour peu qu'il y ait un désir inconscient, le sujet va tenter de dire quelque chose de ses désirs. Ce désir va se signifier en lui, va le traverser, ce qui fait que quand il va parler, il va être engagé dans la parole. La parole est le temps où vous êtes engagé subjectivement. On est déjà là au niveau d'un acte, vous allez parler sans véritablement savoir quelque chose du côté du désir qui vous anime. Vous parlerez à partir d'une faille fondamentale qui est celle de savoir que vous n'avez pas une conscientisation de ce qui se passe en vous. C'est ce en quoi la parole est déjà un acte, elle ne peut pas dire le vrai sur le vrai, elle peut s'y essayer, elle peut transposer, elle peut « improviser » comme on dit dans le jazz, elle peut transférer !

Au moment où vous essayer de dire quelque chose de vrai, vous êtes de toute façon dans la dynamique de l'échappée. Vous êtes dans un décalage par rapport à votre être profond, dont vous savez peu de chose. Vous allez vous engager dans la parole à partir de quelque chose dont vous n'avez aucune maîtrise ; eh bien, c'est cela poser un acte qui n'est pas du côté du passage à l'acte.

L'étymologie courante du mot « acte » tourne autour du substantif *actum* qui fait partie du verbe *ago*. Si on s'arrête sur *actum*, on est « tranquille », la racine latino-française passant directement à « acte ». Par contre, dès lors qu'on se penche sur le mot *ago*, vous verrez la richesse même de cet étymon concernant la question de l'acte. Trois modalités de concevoir l'acte sont ainsi définies. La première est une modalité juridique, visiblement la plus ancienne, qui daterait de 1338 et qui correspond à la dimension de l'acte du Parlement. L'acte est la décision prise sur le plan juridique et politique par le Parlement. Le deuxième sens qui date de 1504 oppose la dynamique de l'acte à la question de la parole. C'est uniquement à ce moment-là qu'on oppose, en français, la dynamique de l'acte à la dynamique de la parole. La troisième acception, qui elle aussi date du XVI^e siècle, a donné l'acte théâtral et repose sur « *actus* » qui est du côté de la mise en acte, et de ce que tout à l'heure nous appelions la représentation, le transfert, la transposition, l'improvisation.

Pour ceux qui aiment le théâtre, vous savez que ce qui est intéressant c'est le fait qu'il s'agit d'un discours à part, transposé, transféré en lui-même ; on peut ainsi relever que la dynamique de l'acte au sens du théâtre introduit une dynamique de coupure, alors que l'acte de théâtre constitue en lui-même un ensemble. Il faut, là, bien pouvoir se représenter les choses. Je parlais tout à l'heure de persécution par le langage ; quel est le moyen pour y répondre ? Eh bien le moyen, c'est de créer sa propre parole, de montrer une intégrité particulière, une manière d'exister par rapport à l'ensemble. Mais du coup, le problème est le suivant : qu'est-ce qui nous permet de mettre cette parole en place ? Eh bien, c'est le fantasme, ce scénario inconscient dont je parlais tout à l'heure comme manière d'interposer un dehors et un dedans. Au sens de « penser » que, quelque part, je suis moi, et que quelque part, il y a un dehors qui n'est pas moi. Et cela pose une question de taille : il s'agit de savoir si un certain nombre d'actes qui se produisent dans notre réalité de tous les jours ne sont pas l'effet du manque de ce scénario inconscient qui s'interpose ? Ces actes seraient alors une tentative d'essayer, dramatiquement, tragiquement, meurtrièrement, d'instituer un dehors et un dedans, mais aussi d'introduire un avant et un après, du fait même qu'il n'y a pas de fantasme qui s'interpose. Et pensons bien que ce n'est pas que le fou qui fait des actes sans fantasmes ! On ne peut pas dire que le névrosé qui « a » un fantasme ne présente pas de risques de passage à l'acte. Très souvent les actes qui sont posés viennent à la place d'une parole, parole qui n'a pas pu se signifier du fait des difficultés subjectives du sujet, ou encore d'une parole non entendue par la personne à laquelle elle s'adressait. C'est le cas si, pris dans une relation transférentielle avec quelqu'un, on essaie de lui signifier quelque chose. Pour être entendu, il arrive un moment où on n'aura pas d'autre choix que de passer à l'acte. Et là, on tombe sur une autre différenciation : celle de la dynamique transférentielle. C'est là où le névrosé est en première ligne par rapport à l'acte. S'il a la velléité de constituer sa parole, laquelle ne peut s'élaborer que par rapport à un autre, que se passe-t-il quand l'autre est indifférent à cette parole ? Eh bien, il va essayer de continuer à constituer sa parole et cela aboutira à un passage à l'acte qui ne sera pas forcément le fruit du désir.

Je pense qu'on y gagne à ne pas confondre cette quête de quelqu'un qui passe à l'acte et qui n'est pas consciente, avec par exemple une rixe où un individu donne un coup de couteau à son adversaire. Bien sûr, on est là dans une dynamique inconsciente, mais le sujet ne règle rien avec la réalisation de l'acte, ça n'inscrit rien du côté de la parole. Et de plus, il y a une telle jouissance de l'acte qu'il y a le risque que le passage à l'acte se répète. Or l'acte peut être une tentative d'échapper à la répétition. À ce propos-là, je vais vous lire ce qui apparaît à l'extérieur, par rapport au langage, à la répétition et par rapport à ces moments où surgit l'acte, qui sont des moments qui ne sont plus pris dans la répétition.

Écoutez l'histoire de deux sœurs, servantes, chez de bons bourgeois, les sœurs Christine et Léa Papin (Lacan, in *De la psychose paranoïaque...*, p. 389) :

« Les deux sœurs, vingt-huit et vingt et un ans, sont depuis

plusieurs années les servantes d'honorables bourgeois de la ville provinciale, un avoué, sa femme et sa fille. Servantes modèles a-t-on dit, envoyées au ménage ; servantes-mystère aussi car si l'on a remarqué que les maîtres semblent avoir étrangement manqué de sympathie humaine, rien ne nous permet de dire que l'indifférence hautaine des domestiques n'ait fait que répondre à cette attitude ; d'un groupe à l'autre, « on ne se parlait pas ». Ce silence pourtant ne pouvait être vide, même s'il était obscur aux yeux des acteurs.

Un soir, le 2 février, cette obscurité se matérialise par le fait d'une banale panne de l'éclairage électrique. C'est une maladresse des sœurs qui l'a provoquée, et les patronnes absentes ont déjà montré, lors de moindres propos, des humeurs vives. Qu'ont manifesté la mère et la fille, lorsqu'à leur retour elles ont découvert le mince désastre ? Les dires de Christine ont varié sur ce point. Quoi qu'il en soit, le drame se déclenche très vite, et sur la forme de l'attaque il est difficile d'admettre une autre version que celle qu'ont donnée les sœurs, à savoir qu'elle fut soudaine, simultanée, portée d'emblée au paroxysme de la fureur : chacune s'empare d'une adversaire, lui arrache vivante les yeux des orbites, fait inouï, a-t-on dit dans les annales du crime, et l'assomme. Puis, à l'aide de ce qui se trouve à leur portée, marteau, pichet d'étain, couteau de cuisine, elles s'acharnent sur les corps de leurs victimes, leur écrasent la face, et, dévoilant leur sexe, taillent profondément les cuisses et les fesses de l'une, pour souiller de ce sang celles de l'autre. Elles lavent ensuite les instruments de ces rites atroces, se purifient elles-mêmes, et se couchent dans le même lit. « En voilà du propre ! », telle est la formule qu'elles échangent et qui semble donner le ton du dégrisement, vidé de toute émotion, qui succède chez elles à l'orgie sanglante ».

De cette lecture, il ressort que ce qui s'opposerait à l'acte fantasmatique serait l'acte délirant. C'est-à-dire un acte qui nous apparaît absurde de l'extérieur, mais qui serait le fruit d'une logique interne délirante.

ACTE ET LANGAGE

J'ai essayé de dire, de différentes façons, que l'acte de l'être parlant se situe de manière tout à fait originale, en raison de sa prise dans le langage. Et j'ai insisté sur le fait que parler, le fait de prendre la parole, est déjà une réponse, voir un acte à la prise dans le langage. C'est là, à mon sens, la question de fond. On pense l'être parlant comme si on parlait spontanément, on est pris dans le langage qu'on utilise. Or, on constate déjà dans la vie de tous les jours, combien il est difficile de dire « non » à quelqu'un. Comme si on était conditionné de telle manière qu'il nous est beaucoup plus facile subjectivement de suivre l'attente de l'autre que de dire « non ». On sent là une dynamique du langage lui-même, qui est du côté de la suggestion, à savoir que le langage de l'autre a sur nous un effet de suggestion. Inutile de rechercher l'hypnose du côté du baquet de Mesmer ou dans des scénarios horoscopiques, le langage lui-même a un effet hypnotique et quelle difficulté pour se déprendre de ce côté suggestif du langage ! Lorsque quelqu'un vous dit quelque chose, dans un premier temps, il a non seulement raison, mais en plus vous ferez ce qu'il dit et vous voyez ce que

L'opération suggestive nécessite comme ressort pour arriver à se positionner par rapport à cette énergie qui vous submerge. L'effet de parole est là, il est déjà second par rapport au langage, il est acte second. Vous comprendrez que certains n'arriveront pas à prononcer ce « non » et ils vont poser des actes. C'est ce en quoi nombre d'actes sont une tentative d'échapper à cette mainmise du langage. Au fond, l'enfant n'arrête pas de faire ça, il va agir par le biais du jeu, il va jouer sa réponse de langage. Il aime jouer, il essayera de jouer la réponse qu'il ne peut pas dire.

D'un côté il y a la *répétition* qui tient au langage qui nous entoure et cette répétition est déjà présente dans le langage. Le langage environnant demande la répétition de notre part, ce qui renvoie à la question du langage dominant et aussi à celle du politique. Résultat : il est certain que la première chose qu'établira un régime totalitaire c'est de prendre l'information et de censurer la presse. Il faut tenir la question de ce langage extérieur, sinon la parole pourrait sortir... Par ailleurs la dynamique de répétition au sens du langage, voire du langage dominant, c'est la mise en acte de ça. On nous endort ! Si on nous envahit de publicité à longueur de journée, eh bien ça nous évitera de penser à autre chose ! « Rendre le cerveau disponible » comme le disait un certain !

D'autre part, la question que Freud a posée très tardivement est celle de *l'automatisme de répétition* qui tient au psychisme lui-même. Le mouvement des processus psychiques est un mouvement dont la matrice est aussi une forme de répétition. C'est une machine qui s'étaye aussi sur la question de la répétition. Freud a mis l'automatisme de répétition en question du côté de la pulsion de mort, qui s'oppose donc aux pulsions de vie et à la libido, mais qui marque la matrice de départ. Cette histoire d'automatisme de répétition est importante, car, et c'est un deuxième constat, nombre d'actes vont s'opérer pour être une tentative d'échapper à l'automatisme de répétition. L'acte de Zidane se voulait libérateur, mais on peut à présent préciser que l'acte est pour le névrosé une tentative (d'essayer) d'échapper à l'automatisme de répétition.

Quand quelqu'un fait une tentative de suicide, il s'agit, le plus souvent, d'un appel à l'autre, mais je pense qu'on ne peut pas s'en tenir à ça. Cet appel à l'autre, à l'analyste, est appel à quelqu'un qui serait dans la position de pouvoir aider à saisir quel est ce fantasme qui l'agit. Tant que ce scénario inconscient n'est pas décrypté, on a de fortes chances que les choses continuent et pour cette raison, on peut saisir la nécessité, pour un « psy », d'un certain travail sur lui-même sans lequel il n'y a pas de raison qu'il ne prenne le patient dans ses propres filets, là aussi. Si par exemple vous avez le fantasme de venir au secours de la mère, d'aider l'autre, cela vous renvoie à quoi ? Ce sont des questions fondamentales et qui ont à voir directement avec les tentatives de suicide.

Autre question : si vous restituez brutalement le fantasme à quelqu'un, vous suidez la personne deux fois. L'interprétation sauvage est de l'ordre du meurtre. Celui qui a à découvrir le scénario dont il est question, c'est le sujet lui-même et non l'autre ; il aura à l'amener

à saisir ce scénario qui le domine. C'est là où il faut mesurer que les questions psychanalytiques sortent du mouvement même du langage et de la parole.

On se rend compte que, quel que soit l'effort de l'être parlant pour faire état de sa parole, il est dans une extrême difficulté qui tient à un mécanisme qu'il s'agit de repérer. C'est le fait que l'inconscient ne peut pas se dire tel que, il est sans accès direct. Les processus inconscients, pour parvenir au saisissement conscient, sont obligés de passer par nombre de transformations et c'est là où se trouve le problème de l'acte. C'est-à-dire que l'acte qu'on inscrit, essaye de dire quelque chose de l'inconscient en direct, c'est ce en quoi il s'agit tout de même d'une réponse à côté.

Comment réussit-on à « dire » l'inconscient ? Là, on se retrouve en fait devant deux pistes.

La première, ce sont *les formations de l'inconscient* : le lapsus, le rêve, les oublis, les symptômes, etc. Prenons l'exemple du lapsus : pour que l'on dise quelque chose par une énonciation, il faut que cela se signifie par un lapsus. Celui-ci s'impose à moi au moment où je ne veux rien en savoir et non au moment où je veux vous dire quelque chose. Autre exemple : celui d'une personne qui est paralysée du bras ; l'analyste travaillera un certain temps pour saisir ce qui veut être évoqué par cette paralysie. Le symptôme est une des formations de l'inconscient qu'on est obligé de décrypter pour saisir quelque chose.

La deuxième voie, c'est *le transfert*. Mais de ça, je ne vais pas en parler ici. Ce sera pour une autre fois.